

## UNE DE MES AMOURS, UN DE MES TRAVAUX

### Entretien de Gabriel Bergounioux avec Miguel de Azambuja, Michela Gribinski et Michel Gribinski

(Entretien publié dans *penser / rêver*, n° 10, automne 2006, Éditions de l'Olivier)

« Ils se livrent aux manifestations des hyènes [...] »  
J. Lacan, *Séminaire*, Livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, p. 346, l. 14.

« Modifier "des hyènes" en "*deinē*"<sup>1</sup> »  
G. Bergounioux, *Lacan débarbouillé*, p. 69, l. 28.

**penser / rêver** : Gabriel Bergounioux, vous enseignez la linguistique à l'université d'Orléans. Vous avez publié en 2005 un livre, *Lacan débarbouillé*<sup>2</sup>, où, sans avoir eu accès à la sténotypie ni à l'enregistrement, vous rétablissez le texte de certains *Séminaires* là où il vous semble fautivement transcrit. Vous êtes d'ailleurs un linguiste singulier, un linguiste de ce qui ne se dit pas, de ce qui est absent de la profération : la *parole intérieure*<sup>3</sup>. Parole, ou plus justement ce que Panaccio a appelé « discours intérieur<sup>4</sup> », ou d'autres encore « langage intérieur », soit la « vie des mots entre eux<sup>5</sup> » quand ils ne sont pas proférés. La question touche le psychanalyste de près. Ces paroles intérieures, vous avez été jusqu'à en faire le compte, ce qui ne laisse pas d'étonner grandement le profane ...

**Gabriel Bergounioux** : Le point de départ de la réflexion sur la parole intérieure, c'est qu'on s'attaque là à un phénomène qui paraîtrait moins étranger au linguiste si au lieu d'en tenir pour l'empirie du signal – pour le fait qu'il y ait matériellement du son –, il prenait au sérieux le cœur de sa propre discipline, je veux dire la phonologie. Le phonologue s'intéresse assez peu au signal. Il lui préfère les représentations abstraites à partir de quoi se concrétise une parole, avec un certain nombre de propriétés, physiques, qui en permettent l'observation. Quand du signal on retire les composants d'énergie et de fréquence, il demeure le temps, qui en est la troisième caractéristique, et c'est ce qui m'intéresse. Une donnée de temps est par définition chrono-métrique, on peut en prendre la mesure, la confronter au nombre.

---

<sup>1</sup> Ou en *deinē* « terrible ».

<sup>2</sup> G. Bergounioux, *Lacan débarbouillé*, Max Milo, 2005.

<sup>3</sup> G. Bergounioux, « Esquisse d'une histoire négative de l'endophasie », et « Endophasie et linguistique. Décomptes, quote et squelette », in G. Bergounioux (sous la direction de), *Langue française* n° 132, *La Parole intérieure*, Larousse, décembre 2001. Cf. également G. Bergounioux, *Le Moyen de parler*, Verdier, 2004.

<sup>4</sup> Cl. Panaccio, *Le Discours intérieur*, Le Seuil, 1999.

<sup>5</sup> A. Darmesteter, *La Vie des mots étudiée dans leurs significations* (1887), Champ Libre, 1979 et G. Bergounioux, « Comment la sémantique se fit un nom ? », *Ornicar ?*, n° 42, 1987.

Lorsque nous parlons, pour des raisons articulatoires, mais aussi acoustiques (il faudrait voir comment les deux se sont accordées dans l'évolution de l'espèce), nous réalisons en gros dix à quinze sons par seconde. À quinze sons, la comprenette devient très difficile mais il en va de même si l'on descend en dessous de cinq. J'ai essayé de réfléchir à la façon dont ça se passe dans la tête, notamment quelle vitesse on peut atteindre quand il n'y a plus de contraintes d'audition ni de production. Le premier test concerne le mode de lecture hyper-rapide et j'ai compté, en gros, une cinquantaine de phonèmes par seconde, ce qui donnerait aussi la vitesse maximum de ce que pourrait être notre activité mentale quand l'activité langagière la détermine.

**p/r** : Ce qui fait cinq cent soixante seize mille phonèmes par jour... Vertige de l'accaparement par la parole intérieure.

**GB** : Et c'est un chiffre très bas. Tout laisse penser qu'il n'y a pas une couche de parole intérieure, mais deux, trois, ou plus. Comment les dénombrer quand elles demeurent hors de notre contrôle, ce qui a peut-être à voir – par exemple – avec l'inconscient. On entrevoit bien comment les deux acceptions d'« inconscient », psychanalytique et psychologique, qu'avec raison on s'est attaché à distinguer, pourraient ici coïncider et se confondre, avec une certaine efficacité, dans le défilement mental de millions de phonèmes.

**p/r** : Or voici que, presque à l'inverse, vous vous êtes intéressé, pour vous-même et de fort près, à la transcription d'une « parole extérieure », soumise aux contraintes de sa production et – ô combien – de son audition, sans avoir, en outre, d'expérience personnelle de l'analyse, mais uniquement un rapport au texte. D'où vient votre intérêt pour Lacan ?

**GB** : Plus qu'un rapport au texte, c'est pour moi un rapport à une théorie, ce n'est pas la même chose. On va sombrer dans l'anecdote : je me suis retrouvé, à vingt et un ans, en 1975 donc, obligé de suivre énormément de cours à Paris 7 – je m'étais trompé dans les inscriptions. Je faisais déjà de la linguistique. Un des modules que j'avais pris s'intitulait « Recherches en syntaxe » et au lieu de nous parler de ça, l'enseignant discourait sur Lacan. C'était Jean-Claude Milner, et c'était *L'Amour de la langue*, qu'il était en train d'écrire. J'aurais d'ailleurs dû me méfier : j'étais le seul garçon, au milieu d'un auditoire féminin qui avait sous le bras des revues qui n'avaient pas l'air de traiter de linguistique... Cela a été une réelle découverte, même si j'avais, j'ai encore des remarques à formuler sur la doctrine de Milner, y compris en linguistique. Dix ans plus tard, je travaillais sur la sémantique de Darmesteter (qui est une de mes amours, sur *La Vie des mots*, et j'ai pensé que je ne pouvais pas traiter cela sans aller jeter un œil dans Lacan. Et puis voilà : une fois qu'on y est tombé, comme la marmite d'Obélix, on en a pour la vie...

Livre VII, p. 11 : « Ce faciès – appelons-le par son nom – désagréable de l'expérience morale [...] »

Modifier : « faciès » en « *facies* ».

Glose. Il ne s'agit évidemment pas de faciès, mais du futur du verbe latin *facere* à la deuxième personne du singulier. Le sens est : Ce « tu feras » – appelons-le par son nom – etc.

Livre VII, p. 79 : « Mais la *Verneinung* est la pointe la plus affirmée de ce que je pourrais appeler l'*entredit*, comme on dit l'*entrevue*. »

Modifier : « l'entrevue » en « l'entrevu ».

Glose. C'est le participe passé (et le sens) d'« entrevoir » qui est visé, non l'interview à la française.

Livre VII, p. 110 : « [...] cette structure voue la libido humaine au sujet [...].  
Modifier : « voue » en « noue ».

Livre VII, p. 291 : « Ce point, qui est celui où les métaphores fausses de l'étant se distinguent de ce qui est la position de l'être [...] ».  
Modifier : « métaphores fausses » en « métamorphoses ».

**p/r** : L'emprise de la pensée et des mots de Lacan est en effet d'une très grande force, et plus d'un simple lecteur au sortir d'une lecture un peu soutenue a fait l'expérience de ne plus pouvoir penser qu'à l'intérieur des mots de Lacan. Pourrait-on dire que l'emprise tient au croisement entre parole intérieure et parole proférée, avec les effets de sens « inouïs » que sont alors les déchirures du sens ? Le repérage d'erreurs dans la transcription des *Séminaires*, et aussi d'erreurs dans le discours même de Lacan, est-il repérage des moments où la parole intérieure fait effraction dans le discours articulé ?

**GB** : Oui, mais ...au contraire de ce que vous dites. Oui : du côté de l'auditeur, en tout cas plus que du côté du locuteur.

**p/r** : Vous êtes en effet soucieux, dans la présentation de *Lacan débarbouillé*, de la formation de ces « déraillements » – c'est votre mot<sup>6</sup> – comme symptômes, et vous rappelez que la transcription, qui est un choix, contient le désir du transcripateur. Dans l'article qui conclut le numéro de *Langue française* sur *La parole intérieure*, vous dites : « La parole intérieure n'est pas exclusive et la coexistence est de règle dans le dédoublement (ou plus) du circuit verbal mental quand la restitution du discours externe est confrontée au discours poursuivi par l'auditeur qui court deux propos à la fois, écoutant d'une oreille tout en faisant ses commentaires *in petto*, prolongeant au dedans les parties et réparties d'un dialogue venu du dehors. » Vous êtes là en Lucrèce de la parole intérieure, il y a deux flux et, de temps en temps, un clinamen. Votre façon de travailler serait de détecter les lapsus de l'autre – mais de quel « autre » s'agit-il ? Votre fonction d'auditeur à l'intérieur du texte de Lacan vous met dans une situation comparable à celle où vous met votre fonction d'auditeur de la parole intérieure. On est en phase avec du lapsus qui n'est pas lapsus du locuteur.

**GB** : C'est de l'écrit. L'écrit a cet avantage qu'on peut toujours vérifier et revérifier – ce qui, évidemment, n'existe pas à l'oral. Je ne pourrais jamais faire cela cursivement. Et puis, je ne lis pas Lacan facilement. Quand j'attaque un chapitre du *Séminaire*, je m'accorde que j'ai compris ce que je pourrai appréhender à ce tour de lecture en six à huit heures. À chaque nouvelle publication d'un séminaire, je sais que j'enregistre deux cents heures de lecture : ce n'est pas forcément très drôle. On est ainsi assez loin de l'expérience du contact, de l'immédiat, de la réaction. Une autre différence : lorsqu'on écoute quelqu'un, le tri que l'on fait dans l'information qu'il nous livre – information extrêmement complexe à bien y réfléchir – se fait essentiellement en fonction d'intérêts interactifs, d'une attention conjoncturelle. Les cas où la communication concerne purement de la théorie sont minoritaires, heureusement. Ma conviction, c'est que Lacan ne dit pas de bêtises. Il peut se tromper, comme tout le monde, mais les lapsus, enfin, bon. À l'inverse, lorsque dans la transcription quelque chose ne va pas, c'est comme lorsque quelqu'un nous ment :

---

<sup>6</sup> *Déraillement*, dans la terminologie de la grammaire historique, désigne le changement de paradigme opéré par une voyelle qui, présente dans deux séries apophoniques indépendantes, est transférée par confusion de l'une à l'autre.

ce serait quelquefois difficile d'expliquer pourquoi on le sait, mais on s'en rend compte quand même, à ce qu'on perçoit d'incohérence.

**p/r** : Cela permet de repréciser la question méthodologique, qui décentre de nombreux débats sur la transcription, le passage de l'oral vers l'écrit. Vous proposez de ne pas aller dans ce passage, et d'entrer uniquement dans le texte écrit.

**GB** : Oui, je considère que de toute façon l'oral de Lacan est terminé, il a eu lieu, c'est un acte historique achevé. Plusieurs personnes proposent à présent des transcriptions. Celle de Miller, avec ses qualités et ses défauts, est une de ces transcriptions, recevable en tout cas, et que je prends au sérieux. Il est vrai que parfois il va vite, qu'il n'hésite pas à s'éloigner des documents qu'il a à sa disposition, à ce qu'on dit. Il privilégie des choix qui améliorent sensiblement la lisibilité, et je serai le dernier à lui en faire reproche. Tout ce qu'on est en droit de demander à une transcription, c'est qu'elle respecte sa propre logique, qu'elle ne contrevienne pas à ce qui a pu être dit – à supposer qu'on puisse le reconstituer.

**p/r** : Nous en venons ainsi à votre mode de lecture. Une question avant cela : vous dites que vous considérez *a priori* que Lacan sait ce qu'il dit. Nous avons le même problème avec Freud. Lorsque Freud est par exemple contradictoire, ou incompréhensible immédiatement, on se dit que, là, ce n'est pas l'auteur mais le traducteur qui est fautif : on prête à Freud l'omniscience. Mais est-ce aussi absolument certain ? Pour Lacan, par exemple, vous relevez une erreur page 66 du Livre V : « Modifier : “ Freud nous apprend, et je dois ici le remettre en frontispice signé, la distance” en “ Freud nous apprend, et je dois ici le remettre en frontispice, à assigner la distance”. » Et vous commentez : « Que serait un frontispice signé ? ». Mais pourquoi Lacan, dans une image, quitte à ce qu'on la trouve, par exemple, approximative ou précieuse, n'aurait pas le droit d'avoir parlé de « frontispice signé » ?

**GB** : Les remarques que j'adresse à Jacques-Alain Miller sont toujours pour dire non pas que Lacan ne l'a pas dit mais que le travail de celui qui établit le texte, quand il tombe sur quelque chose comme ça, c'est de ne pas le laisser. Ou alors c'est un autre travail : un état de la transcription, avec toutes les remarques qu'on souhaite y adjoindre, mais si le propos est de rendre plus lisible ce qui devient un texte, alors on va aller vers la rectification de ce genre de phrases, tout comme on rétablit les dates ou les citations erronées. Miller pourrait dans une autre logique les conserver, en mettant des notes, mais il s'y est toujours refusé.

**p/r** : Si votre point de vue est de rétablir un texte que Lacan n'a pas dit, pourquoi des gens aussi désireux d'opposer un texte *authentique* aux transcriptions de Miller publient-ils votre livre ?

Livre III, p. 276 : « Accompagné de la sagesse du peuple, il médite sur les désirs qui font que l'homme poursuit des ombres, il désigne cet égarement qui fait qu'il ne peut même pas savoir où sont ces *bois* »

Modifier : « ces bois » en « ses lois »

Glose : « Ses » se rapporterait à l'homme qui poursuit des ombres et ne peut « savoir » ; quant à Œdipe, il ne peut pas *voir* où est le bois sacré, mais il sait qu'il y est depuis qu'il en a fait la demande à l'étranger au début de la pièce.

Livre VII, p. 347 : « Ce que le sujet conquiert dans l'analyse, ce n'est pas seulement cet accès, une fois même répété, toujours ouvert [...] »

Modifier : « répété » en « repéré ».

Glose. Cette modification justifie la permanence de l'ouverture.

Livre II, p. 75 : « [...] à l'intérieur de l'inspection qu'on croit être simplement cette réflexion de la conscience sur elle-même ».

Modifier : « inspection » en « introspection ».

Glose « Introspection » semble plus conforme à la relative.

**GB** : Probablement parce qu'il faisait la démonstration de certaines insuffisances des transcriptions de Miller. Il y a aussi un effet de polémique qui n'a pas dû compter pour rien. On peut déduire, de ce que j'ai écrit, que toute tentative d'aménagement, dans la transcription du séminaire, aboutit à accroître la part d'erreur, et aussi en prendre argument contre la décision d'un lecteur unique qui propose sa version et exclut les autres. De toutes façons, mes notes ont peu d'application directe dans le projet d'établissement du « texte authentique » dont vous parlez, qui a besoin de se référer aux notes, aux sténotypies et aux enregistrements.

**p/r** : Vos interventions sur les *Séminaires* se font selon une perception de la logique interne au texte, en suivant trois modes de lectures qui se réfèrent à trois auteurs : une lecture « havétienne », une lecture « lansonienne », une lecture « lordienne ».

**GB** : Il fallait caractériser ces façons de procéder, et plutôt que des noms du genre « logico-herméneutique », j'ai trouvé plus amusant ces sténogrammes éponymes. J'ai pris ces trois figures, si différentes, pour les trois manières dont, à mon avis, un linguiste, ou même un philologue, peut essayer aujourd'hui de lire Lacan. Le lire, pas le transcrire ! Une critique textuelle interne, qui tente de reconstruire la cohérence du texte, d'après Louis Havet, le spécialiste de l'édition de textes et de la métrique latine ; une recontextualisation des énoncés, d'après Gustave Lanson qui transposait le programme positiviste de l'histoire dans les études littéraires. Et puis, en suivant le travail d'Albert Bates Lord<sup>7</sup> sur les bardes yougoslaves, en recherchant la possibilité de déceler l'oral dans l'écrit. Lecture interne, contextualisation et confrontation à l'oral.

**p/r** : Dans la première lecture, havétienne, vous insistez sur les contradictions internes au texte, dégagées uniquement de façon interne. Vous repérez en particulier des discontinuités dans le raisonnement, signes que là, la transcription doit être modifiée. Dans notre pratique habituelle du texte, de Lacan mais surtout de Freud, si on modifie ou rectifie les moments de contradiction ou de discontinuité, on perd un temps essentiel du texte : le centre d'un conflit de pensée, un trouble qui est prometteur en ce qui concerne l'objet inconscient en activité. Un de ces moments de « distraction » du texte où, en fait, l'auteur, paradoxalement, *rencontre* véritablement le lecteur – c'est la lecture en levant la tête, ou les yeux, comme l'ont proposée Barthes et Bonnefoy. Là, pour vous, il y a *erreur* de transcription et continuité à *rétablir*.

---

<sup>7</sup> Louis Havet (1849-1925), directeur d'études à la IV<sup>e</sup> section (Sciences Historiques et Philologiques) de l'École Pratique des Hautes Études, professeur à la Sorbonne et au Collège de France (chaire de philologie latine). Il est l'éditeur de textes en latin ancien et l'auteur du *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins* (1911).

Gustave Lanson (1857-1934), professeur à la Sorbonne et directeur de l'ÉNS, auteur d'une *Histoire de la littérature française* (1894) qui a servi de modèle aux discours universitaires sur la littérature en imposant une approche historique des textes, en particulier de leurs sources. Albert Bates Lord (1912-1991), professeur de littérature slave et comparée à Harvard, élève de Milman Parry, auteur de *The Singer of Tales* (1960), a étudié les représentations et les principes de la composition des épopées orales auprès des bardes de Bosnie. Son œuvre a eu une répercussion importante sur la façon dont sont conçus à présent l'établissement et la transmission du corpus homérique.

**GB** : Si l'on pousse jusqu'au bout la logique à l'œuvre dans ce travail, il est sûr que l'on va vers une pasteurisation du propos de Lacan, j'en suis aussi convaincu. Lacan est beaucoup plus intéressant que cette espèce de réduction. En même temps, je me suis appliqué à m'en tenir non seulement à la transcription de Miller, mais aussi à sa façon de présenter les choses. Il est facile de montrer qu'on peut faire autrement – on peut toujours faire autrement. La manière de Miller, c'est, déjà, d'accroître la lisibilité du texte. Son travail aussi aboutit à une certaine pasteurisation, et après tout, pourquoi pas ?

**p/r** : On ne sait pas en effet ce qu'on aurait fait à sa place.

**GB** : Si ! Il y a une chose qu'il pouvait faire, et c'est un reproche dont il lui est difficile de se défendre. À sa place, j'aurais fait circuler le texte avant publication, auprès d'instances ou de personnes de bonne foi, en leur demandant: « Est-ce que vous ne voyez pas de bêtises ? » C'est une pratique scientifique banale que de faire circuler un manuscrit. Qu'est-ce qui l'a empêché de le faire ? Il y avait des dizaines de personnes à qui il pouvait le demander. Il a ici raté quelque chose alors même qu'on ne peut pas dire qu'il ait été trop agressif sur la question des éditions pirates.

**p/r** : De sorte qu'il était conscient du risque qu'il prenait, puisque les *Séminaires* seraient évidemment comparés aux enregistrements existants et aux éditions pirates.

**GB** : Oui, il en était conscient. Lorsqu'il a donné un entretien à François Ansermet, qui était venu l'interviewer sur l'établissement du texte des séminaires<sup>8</sup>, on découvre dans ses réponses une sorte d'*hubris* : c'est moi que Lacan a élu, je suis le seul qui puisse écrire ce qu'il a dit. Ce n'est plus jouable aujourd'hui<sup>9</sup>. C'était certainement possible du temps du prophétisme, il y a deux mille ans, quelque part au Moyen-Orient, mais on a depuis changé de système.

**p/r** : Cela pose aussi une autre question. Freud se désintéressait de la conformité des traductions, souvent fautives, que ses anciens patients, Strachey, Marie Bonaparte, pouvaient faire de ses travaux – l'essentiel étant qu'ils fussent traduits<sup>10</sup>. Il avait même conseillé à Edoardo Weiss, qui traduisait en italien la *Traumdeutung*, de remplacer par ses propres rêves (ceux de Weiss) les rêves personnels du livre. Et il est frappant de constater que les traductions faites de son vivant, qui toutes ont privilégié le sens aux dépens du signifiant, n'ont pas empêché que la transmission de la découverte s'effectue. Et ont donné lieu par la suite, dans les pays de langue non allemande, à une psychanalyse largement plus inventive qu'en Autriche ou qu'en Allemagne – où l'on a pu entendre un analyste dire qu'il lisait Freud en anglais parce que c'était plus clair. Alors, questions : pourrait-on considérer que Lacan était dans un rapport analogue à la transcription de son propre texte ? Et qu'est-ce que c'est que la lisibilité ? Avant que vous ne répondiez, et pour vous compliquer la tâche, comment le travail que vous faites de remise du texte de Lacan dans un fil continu,

---

<sup>8</sup> F. Ansermet, J.-A. Miller, *Entretien à propos de l'établissement du séminaire de Jacques Lacan* (Navarin, 1985).

<sup>9</sup> Cf., pour un travail de ce genre, les rectifications à l'édition d'E. Komatsu et G. Wolf du *Deuxième cours de linguistique générale* de F. de Saussure (Pergamon, Oxford & New-York, 1998). Recension par les auteurs p. XIV de l'ouvrage.

<sup>10</sup> Cela vaut pour des traducteurs qui n'avaient pas de liens personnels avec lui. Par exemple S. Jankélévitch, qui traduit *Totem et tabou* en 1924 « avec l'autorisation de l'auteur », et remplace, en page de couverture, le sous-titre de Freud, « Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés », par « Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs », sans la moindre réaction de la part de l' « auteur ».

vous mène-t-il à « restituer à la rédaction des *Séminaires* leur part d'indécision et d'hésitation<sup>11</sup> » ? Comment votre lecture astringente, qui resserre les passages où ça lâche, vise-t-elle à rétablir la capacité d'hésitation du texte et de son lecteur, si importante à nos yeux ?

**GB** : Votre seconde question me gêne finalement moins ... Parce que ce qui est censé faire ce que vous venez de dire, c'est ça, c'est le geste critique, le fait que puissent circuler des propositions alternatives. Non dans le texte, mais dans l'établissement même du texte.

La lisibilité ? On raisonne par rapport à son expérience. La mienne, c'est celle d'un enseignant, et la lisibilité à l'écrit, c'est ce que je recherche aussi à obtenir pour les étudiants, mes auditeurs. Tout enseignant en a fait l'expérience : s'il n'est pas sûr de ce qu'il enseigne, il est mauvais, il rend mal compréhensibles les contenus et un public d'étudiants, aussi faible soit-il, va immédiatement repérer où c'est faible. C'est une expérience troublante : on s'imagine qu'ils ne comprennent rien et voilà qu'ils comprennent quand on ne comprend pas. Une première chose, donc, c'est qu'on ait soi-même les idées au clair et tout ce qui va y contribuer, en renforçant les articulations par exemple, est à privilégier. Il faut, deuxièmement, que les termes, les concepts, soient employés de manière univoque. Plus il y a d'ambiguïtés, et plus on se perd. Je sais bien les problèmes que cela pose en psychanalyse en général, et chez Lacan en particulier, où il y a une vraie fonction de l'ambiguïté, mais c'est un autre type de traitement qui opère. Lorsque Lacan parle du « grand Autre », ce n'est pas la même chose que le « petit autre » : pas de confusion possible, c'est ou l'un, ou l'autre, si je peux dire. Troisième point sur la lisibilité, c'est la capacité que l'on doit avoir (c'est ce qui pose le plus de problèmes chez Lacan) pour hiérarchiser l'information. À savoir : qu'est-ce qui enchaîne sur quoi ? Qu'est-ce qui est plus important que quoi ? Qu'est-ce qui précède quoi ? Dans ses démonstrations, Lacan adore livrer d'abord ses conclusions pour remonter à l'envers, ce qui est une méthode pédagogique tout à fait légitime. La lisibilité, cela pourrait être tout ça mais bon, ma réponse ne me satisfait qu'à moitié.

**p/r** : Il y a quelque chose qui semble issu de votre expérience, d'enseignant également, quand vous parlez des conditions de la production et donc de la réflexion par rapport à ce qu'on ne dit pas de ce que l'autre peut mobiliser tout seul. Tout ce que vous nous avez dit jusqu'à maintenant, ce sont des conditions de présentation du mobilisable du côté du locuteur. Mais il y a la gestion de ce qui est mobilisable par celui qui écoute – on ne peut pas *tout* dire – et ce rapport-là, ce qui est du côté de l'inférence du lecteur ou de l'auditeur, et que vous dites gérer dans vos cours, comment Lacan le gère-t-il ? Peut-on, dans un texte, gérer la part du récepteur ? Peut-on fournir un texte de Lacan qui évite au lecteur de faire quelque chose ? Vous assureriez aux *Séminaires* une lisibilité qu'après tout personne n'assure jamais.

Livre XI, p. 32 : « [...] Freud touche à ces faits, à ce qui aurait pu lui en advenir, *apporté dans* son expérience. »

Modifier : « apporté dans » en « à portée dans » ou « à portée de ».

Livre XI, p. 32 : « Assurément, ce n'est pas dans ce sens que notre expérience nous a *dirigé*. »

Modifier : « dirigé » en « dirigés ».

Glose. Le contexte interdit qu'on pense qu'il s'agit d'un « nous » référant à Lacan ; au contraire !

<sup>11</sup> G. Bergounioux, *Lacan débarbouillé*, op. cit., p. 17.

Livre XI, p. 44 : « [...] ce que la conscience peut évoquer, *étendre*, repérer [...] »

Modifier : « étendre » en « entendre ».

**GB** : D'abord vous dire que je n'ai pas lu de la même manière tous les séminaires. Les derniers me fatiguent un peu. Lacan a lui-même changé, il n'a pas eu les mêmes attentes de lisibilité au début qu'à la fin, où l'on sent s'installer ce que je ressens comme un mépris de l'auditoire, quelque chose de ce type-là, attesté dans les biographies quand il est question de la désinvolture avec laquelle parfois il se comportait. Lorsque Lacan est très bon, on voit bien comment il procède. Parce que, lui, ce n'est pas du tout à une lisibilité de connaissances à transmettre mais à un savoir à inventer qu'il s'attaque et à ce niveau-là, les expériences ne sont plus comparables. Faire un cours, c'est s'inscrire dans le déclaratif, parler seulement de ce que l'auditoire peut comprendre avec les outils qu'on lui a présentés et selon une méthode explicite. Lacan fait le contraire, non pas par perversité – encore que –, mais par un vrai souci de bouger chez ceux qui l'écoutent quelque chose qui ne se situe pas sur cette strate-là, qui n'a pas cette portée en tout cas. Ce n'est pas le même objectif. Ici, l'erreur de Lacan peut être productive, et même peut-être est-elle plus productive que sa vérité, alors que si je fais une gaffe en cours, elle se retrouvera dans toutes les copies la fois d'après, je mettrai zéro et on va protester en disant : « C'est vous qui l'avez dit ».

**p/r** : Lacan n'a cependant pas manqué d'élèves qui mériteraient une note basse, dans la mesure où les élèves ont tendance à extraire tel mot ou telle formule du maître et à les transformer en slogan, ce qui éteint très vite l'étincelle inventive qui portait la chose.

**GB** : Entièrement d'accord. La lisibilité, en théorie de la communication, ça se conceptualise. Un texte lisible, ça se quantifie, avec la marge d'erreur qu'il peut y avoir, en fonction du nombre de mots, de la longueur des phrases, de la complexité des structures syntaxiques, de la rareté du vocabulaire ou de ses co-occurrences. On peut définir n'importe quel texte par rapport à un échantillon, une moyenne. Tant qu'on s'en tient à ce genre de critères, ce n'est pas tellement un problème. Là où cela devient très difficile, c'est quand on arrive à des pratiques de « comment résumer Lacan », par exemple. Le groupe autour de Melman a fait en deux volumes une présentation résumée de tous les séminaires...

**p/r** : un *digest*...

**GB** : ... voilà, et pourquoi pas ? Enfin, il se trouve qu'à la fac, on m'avait demandé de faire une espèce de présentation « linguistique et psychanalyse » aux étudiants. À la fin, ça me rendait malade : c'est quelque chose que justement on ne peut pas digérer. La « sloganisation » est probablement le complémentaire de cela : à partir du moment où c'est ou tout, ou rien, eh bien c'est rien. C'est tellement plus facile. La pensée de Lacan, outre le chic qu'il avait pour trouver des jeux de mots épouvantables et quelques autres, était quand même... On n'a jamais « sloganisé » Freud. Chez Lacan, il y a un appel au slogan, et dans sa manière de travailler, et dans le tour qu'il donne à ses formules.

**p/r** : C'est frappant en effet. Mais la lisibilité n'était sans doute pas le problème de Lacan. Ce n'était pas un texte écrit, mais oral, une des fascinations de l'auditoire tenait au côté obscur, hermétique qui va avec l'oralité : la compréhension viendrait à un moment ou à un autre, et la question ne se posait qu'après.

**GB** : Il a un autre chic – là il s'agit d'un trait stylistique –, que l'on trouve sans arrêt dans le déroulement du Séminaire : « et vous allez bientôt comprendre que... », chapitre après chapitre...

**p/r** : ...la vérité est pour demain.

**GB** : Demain on rase gratis, oui. Et ça marche. D'abord parce qu'on est tous sensible à ça, puis c'est un des rares, avec Wittgenstein, à avoir cette capacité à jouer de l'excitation, du *teasing*, comme un bon polar dont seraient perdues les huit dernières pages. Lacan excelle dans cet exercice, ce qui fait qu'on trouve toujours normal de ne pas arriver au bout.

**p/r** : Le bout est à venir. Et justement, dans « Endophasie et linguistique », en vous référant à Hörmann<sup>12</sup>, vous écrivez : « Conçu dans la dimension d'un message tel qu'il se définit en théorie de la communication, c'est-à-dire au titre d'une réduction de l'incertitude, un discours est considéré comme suffisant sitôt que le nombre de lexèmes strictement exigibles pour compenser ce qui n'a pas été convenu entre les interlocuteurs a été délivré ». Que serait la part de *ce qui n'a pas été convenu* entre le locuteur Lacan et vous dans votre travail astringent. Qu'est-ce que la part de ce qui n'a pas été convenu ?

**GB** : Je vais commencer par reculer avant d'essayer de progresser, pour répondre à une question que, généralement, on pose peu. Si on demande à quelqu'un : « Pour décrire cette pièce, combien il vous faudrait de mots ? », la réponse, on s'en doute, sera éminemment variable. On ne peut pas, dans ce cas, s'en tenir à une réflexion linguistique. Il faut savoir ce que les gens supposent être une pièce – une fenêtre, obligatoirement une porte, des éléments de ce type – leurs présupposés, leur connaissance synthétique du monde, ce qui fait que lorsqu'on se trouve immergé dans une autre culture, on est très surpris parce que d'un seul coup il y a des présuppositions qui ne fonctionnent plus. Si on retient la définition de la théorie de la communication, quand il n'y a plus d'incertitude, la communication est considérée comme parfaite. Avec Lacan, c'est le contraire. On retrouve les deux types de communication qui opèrent dans la transmission : celles qui ont pour objectif leur propre clôture et celles qui sont faites pour rester à jamais ouvertes. C'est, pour aller vite, la différence entre Descartes et Spinoza. Quand on lit Descartes, on voit que son souci est de saturer l'ensemble du réel, y compris physique. Avec Spinoza, on a l'impression qu'il dit : « Là, vous voyez, ça demeure ouvert », et il en dégage la perspective, au lieu de se dépêcher de la refermer. Kant se hâte de boucler toutes les issues possibles et il s'y consacre, un livre après l'autre, alors que Hegel, pas l'enseignant de philosophie mais le philosophe, préserve à chaque fois cette échappée. Pour moi, dans sa méthode, Lacan est du côté de Spinoza et de Hegel, bien plus que de Descartes et de Kant. Ce qui reste, qui n'a pas été convenu, refermé, est de l'ordre du négatif, dans le refus de l'achèvement, de la totalité, de la certitude.

**p/r** : Il y a peut-être à considérer un autre « bout », comme lorsque vous écrivez que votre entreprise « n'a d'autre moyen à sa disposition que ce que Lacan présentait comme un motif digne d'inspirer l'art pompier : la vérité et l'erreur rattrapant le mensonge ». Le mensonge... ?

**GB** : C'est une citation, elle n'est pas *verbatim*, de Lacan lorsqu'il imagine, dans un de ses séminaires, un tableau à la Pierre-Paul Prudhon. Mais la citation n'est qu'à moitié bonne dans ce contexte, j'aurais mieux fait d'être moins fidèle à Lacan.

---

<sup>12</sup> H. Hörmann, *Introduction à la psycholinguistique*, Larousse, 1972.

**p/r** : Pourtant il semble que votre travail soit animé par quelque chose comme le débusquage d'un, ou du mensonge. C'est un mot fort, mensonge.

**GB** : Oui, c'est fort, et c'est pour cela que je me suis revendiqué de Havet, qui a travaillé sur des domaines tellement ingrats, comme la philologie latine, le *Querolus*, Cicéron... Mais c'est une des plus belles figures morales de son temps et il a mis ses compétences de philologue au service de Dreyfus, tout de suite, sans hésitation, avec un grand courage – il avait toute facilité pour rester sur le côté s'il le souhaitait – il était d'une famille d'universitaires protestants et avait fait un riche mariage<sup>13</sup>. On va parler de la figure du père : Havet représente pour moi ce qu'on peut faire de mieux avec la philologie. Participer à l'établissement de la vérité avec des moyens *propres*, toujours recritiquables, vérifiables, discutables, communicables.

Au fond les paroles ne servent pas à grand-chose. L'écrit est l'outil même de notre culture, de notre civilisation, de notre contrôlabilité. Assurer que les écritures soient vraies (et que les chiffres aussi soient vrais), est l'une des tâches éthiques que l'on peut s'assigner aujourd'hui au nom de sa science même, sans la prostituer.

**p/r** : Ce que n'a pas fait Jacques-Alain Miller ?

**GB** : Ce que n'a pas fait complètement Jacques-Alain Miller. Si l'on voulait à présent comprendre Miller, mais je crois que lui-même a rendu les choses très difficiles, il faudrait d'abord reconstruire ce qu'a été sa formation à un moment très particulier, les années 1960, dans un certain milieu. Et puis il a une formation de philosophe. Or on sait qu'il n'y a pas pire adversaire du philologue que le philosophe – celui-ci va vers les idées, celui-là semble pris aux mots. La philosophie est l'adversaire des *realia*, des *littera*. Elle prétend pouvoir ne pas tenir compte de ces petites choses matérielles que sont les sons et c'est par là qu'elle est vouée à un certain type d'erreur, parce qu'elle passera trop vite sur les conditions d'établissement du document et la dimension langagière de ses objets. Quand on voit le nombre de citations grecques qui sont fausses chez Miller, ce n'est pas si grave, on les rectifie, mais c'était tellement facile de les faire corriger avant. Et puis, une orthographe fautive, ce n'est pas toujours anodin. Même si c'est rare qu'on en arrive là, en confondant *éthos* (coutume dérivée en mœurs) et *éthos* (coutume dérivée en habitude), on modifie la réception du texte.

**p/r** : Vous taxez Miller, dans sa fonction d'éditeur, de participer d'une « régression très ancienne dans l'histoire de la psychanalyse, dans sa dérive d'une grammaire à un structuralisme de l'esprit, et de là vers une ontologie ».

**GB** : C'est un débat très lourd. Pour commencer, je ferai une parenthèse, qui n'est pas spécialement *ad hoc*. Dans la conception de la linguistique que je défends, en dehors de mes collègues linguistes, il n'est guère que les psychanalystes pour supporter une partie de ce que j'écris. Les sociologues ont un peu de mal, les psychologues et les historiens encore plus, et les philosophes, alors, rien ! Aujourd'hui, une bataille de l'esprit est en cours, entre une régression philosophique qui tire du côté de la morale, de l'éthique, avec du même côté les théories de l'esprit, un cognitivisme qui fait des dégâts assez considérables dans mon domaine ; et puis, sur un autre plan tout ce qui est autour des technologies de l'information, avec

---

<sup>13</sup> Havet adorait faire cours et il a cumulé un nombre invraisemblable d'emplois, pour le plaisir d'enseigner. Puis, comme il n'avait guère besoin de son traitement, il en abandonnait une partie à l'institution et subventionnait des sociétés amicales, savantes ou républicaines avec le reste.

lesquelles on peut entreprendre des choses formidables à condition qu'elles ne servent pas une visée réductionniste.

Qu'est-ce qu'on peut faire à partir de là ? J'ai l'impression que si on essaie de se situer dans les champs de force actifs, la lecture de Miller liquide ce que Lacan avait essayé de défendre en son temps, l'idée qu'on ne fera pas une psychanalyse au présent sans une confrontation avec les autres disciplines. Lorsque j'ai rencontré Miller, il m'a parlé de Milner, qui était son camarade de promotion, et lorsque des psychanalystes m'entreprennent sur la linguistique, c'est pour se référer à Jakobson ou Benveniste. C'est très intéressant mais depuis cinquante ans on a fait quelques progrès, y compris dans la théorie. J'ai l'impression que Miller est resté fixé sur une période révolue de la recherche et qu'il n'est plus à même de la réalimenter, de la réactiver, parce que seule la fonction critique peut rendre les choses vivantes. Il se trouve amené à figer un certain nombre de concepts et à les réinterpréter dans une philosophie ontologique, que d'ailleurs il revendique. Cette ontologie me semble marquer une terrible régression par rapport à la capacité critique de la linguistique dont François Rastier dit qu'aujourd'hui, notre chance, c'est qu'elle permet d'établir les principes d'une *dé-ontologie*. C'est un point sur lequel je suis en parfait accord avec lui.

**p/r** : N'est-il pas dommage d'avoir sorti un pareil travail – le vôtre – dans un tel décalage entre sa visée, scientifique et la querelle connue et sans fin, l'enjeu, politique, dans lesquels elle est prise ?

**GB** : Cela n'empêche. C'est comme pour les traductions de Freud : si cela doit passer, ça passe. Il y a un moment aussi où, contre la dénégation, il faut apporter la preuve tangible que cela existe. Mon travail était longtemps resté, non pas secret, mais discret. À ceux qui m'ont proposé : « Si tu veux, on le sort », j'ai dit oui. Voilà.

Livre V, p. 118 : « une chose qui était au départ *parodia* [...] qui se retrouve dans la *parrocchia* italienne, à savoir le *parocos* en grec »

Modifier en : « une chose qui était au départ *paroichia* [...] qui se retrouve dans la *parocchia* italienne, à savoir le *parocos* en grec »

Glose. La *parodia* n'a rien à voir ici, il s'agit de *paroichia*, de *par*, « au-dehors » et *oikia*, « maison », passé en italien avec un seul « r ». Sur *paroco*sil faut porter un accent aigu (et non grave) sur l'alpha.

Livre V, p. 128 : « *entier*, si l'on peut dire, au niveau de l'Autre ».

Modifier en « *en tiers*, si l'on peut dire, au niveau de l'Autre »

Livre V, p. 180 : « *l'exigence, les désirs, un fantasme* ».

Modifier en « *l'existence d'un désir, un fantasme* ».

Livre V, p. 231 : Modifier « chimiquement » en « cliniquement ».

**p/r** : Quittons le champ dévastateur de la querelle. Vous faites l'hypothèse – c'est la dernière phrase du dernier texte de *Langue française* – que « [...] la langue est une structure qui s'auto-organise », phrase que vous terminez en disant, non sans panache, et entre parenthèses : « Ce que je pense ».

**GB** : De même que je m'étonne que mes collègues linguistes soient peu intéressés par les questions dont nous avons parlé, je suis surpris de voir combien les psychanalystes s'intéressent peu à la linguistique contemporaine. Lacan répétait qu'il y avait des enseignements à en tirer, et aujourd'hui les références à ce domaine sont les mêmes qu'il y a trente ou quarante ans. Quand on essaie d'expliquer que ce n'est

plus la même chose, beaucoup de psychanalystes partent en courant. Ce dont nous nous entretenons depuis le début a à voir avec un mot que nous n'avons pas employé, ce qui est curieux quand on nous connaît : c'est le mot d'*interprétation*. Ce qu'on se dit, qui est dans le travail que je poursuis en linguistique, pour une bonne partie, c'est un travail sur l'interprétation *au sens où elle n'existe pas*. L'interprétation est un artefact alors qu'on n'est jamais confronté qu'à de la lisibilité. Je ne vois pas ce que rajoute « interprétation » au fait de lire, d'entendre quelque chose, c'est-à-dire à l'audition, presque au sens physique du terme. À propos d'ontologie et de philosophie, à qui en tiendrait pour une sphère des idées, pour l'empyrée du sens détaché de ses conditions de production objectives dans la langue, le linguiste peut opposer que l'ensemble de ce qui sera pris ensuite sous le terme d'interprétation – et même, en deçà, de « sens » – se trouve déjà construit par une structure qui est celle de la langue, qui est une production humaine mais qui se passe de nous pour exister. La présence de l'humain y devient, à la limite, factuelle. Si l'on y regarde de près – et là on se situe dans le front pionnier de la linguistique –, on entrevoit peut-être la dernière phase de notre histoire, à nous linguistes : le moment où on atteint cette évidence que des machines peuvent s'entretenir avec d'autres machines à partir de structures qui sont celles de la langue. On n'a plus besoin de nous. Si on fait un peu d'histoire de la linguistique, c'est la dernière étape. Il y a eu des savoirs sur la langue qui ont précédé de beaucoup ce que nous appelons la linguistique. Antoine Meillet, le savant comparatiste, disait que les plus grands linguistes, on ne les connaîtrait jamais, ce sont ceux qui ont inventé l'alphabet. C'est en effet ce qui a tout révolutionné : avant l'écriture, c'est la préhistoire ; après, l'Histoire, grâce à une technique mentale extraordinaire. La deuxième étape, quand on est parvenu à l'alphabet, c'est l'invention, dans les lettres (il y a une filiation parallèle pour les chiffres), de deux approches complémentaires : d'un côté Aristote, la logique, la pensée, la vérité, et c'est la philosophie de la langue qui commence ; et de l'autre la philologie, l'établissement critique des textes. Ces pratiques révèlent deux types de propriétés internes à la langue, même si elles sont différemment manipulables. C'est ce qui nous intéresse, aussi bien dans la philosophie grammaticale d'Aristote dont Benveniste a montré qu'elle décalquait la langue grecque, que dans la philologie qui apparaît dans l'école alexandrine. Ensuite, pendant deux mille ans, on fait la même chose : des alphabets de transcription, des grammaires inspirées par Aristote et des commentaires sur des commentaires, comme s'il n'y avait plus de progrès possible. Puis arrive Franz Bopp, en 1816, la grammaire comparée : il comprend que pour avancer d'un cran, il faut sortir d'une étude monographique et comparer les langues. *Star, stella, aster*, c'est le même mot, ils ont une origine commune que l'on va chercher en s'aidant du sanskrit. Premier et fabuleux progrès parce que, pour la première fois, on fait de la science et on parvient à une capacité de prédiction. Lorsque Saussure découvre les laryngales<sup>14</sup> en proto-indo-européen, il est comme Urbain Le Verrier quand il découvre Neptune uniquement par la perturbation que sa révolution exerce sur la course des autres planètes. L'observable est devenu l'effet d'une construction qui va au-delà de ce qui se voit, ou plutôt en deçà. C'est un nouveau temps, inauguré par Saussure avec le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. Ah ça, si vous voulez de l'illisible... On dit Lacan difficile, mais à côté de Saussure, Lacan, c'est Spirou ! Texte fabuleux, que peut-être trois personnes seulement, dont Havet, ont compris quand il a paru. Qu'est-ce qu'on y trouve ? L'invention du structuralisme. Et personne ne s'en aperçoit. Il faudra le *Cours de linguistique générale*, où Saussure, parlant à ses

<sup>14</sup> Les laryngales constituent une classe de phonèmes que Saussure a postulée afin d'expliquer les oppositions de longueur et certaines alternances dans les langues indo-européennes alors qu'aucune langue attestée (écrite et déchiffrée) en son temps n'en présentait le témoignage. Sa conjecture a été validée par la notation hittite qui en garde la trace, là où Saussure l'avait prédit, dans l'identification opérée par J. Kurylowicz en 1927.

étudiants, retranscrit par Bally et Sechehaye, devient accessible, lisible, allons-y : un « Saussure pour les nuls » – ce que Lacan n’a jamais fait pour ce qui le concerne. L’avancée est prodigieuse. Ça bouleverse le champ des sciences humaines. Saussure désubstantialise. En gros, il n’a plus affaire qu’à des rapports négatifs. On n’a pas à s’occuper de ce que sont les unités. Les phonèmes du triangle vocalique, [a], [i], [u], pourraient être remplacés par 1, 2, 3 ou n’importe quoi d’autre, cela n’a plus d’importance. Le détachement avec l’empirie se fait d’un coup et il est radical<sup>15</sup> ! Saussure savait que l’on ne pouvait pas noter commodément en phonétique avec des conventions numériques : déjà, l’alphabet phonétique est à moitié illisible, avec des chiffres on ne reconnaîtrait plus rien. En revanche, les machines n’ont aucun problème pour cet exercice, elles ne savent même faire que ça ! Elles peuvent conduire à son terme l’objectif de désubstantialisation.

**p/r** : Et se tenir à elles-mêmes des conversations de « paroles intérieures »...

**GB** : Oui, enfin... Si ça a un sens. Et encore ! ce qu’on appelle le sens, en réalité, c’est trois paramètres : premièrement, un signifiant, en sorte qu’un mot rime toujours à quelque chose ; deuxièmement, un ensemble de distributions, troisièmement un ensemble de classes, celles qui sont opératoires dans la permutation. Alors pas besoin d’interprétation : ça nous suffit. Et pour les machines, est-ce que c’est parler que de combiner des symboles ? Chaque terme est déterminé par rapport à l’ensemble des contextes où il se trouve, ses occurrences et ses collocations, avec de drôles de résultats. Gaston Gross a travaillé sur dix ans du *Monde* et il regarde quel est l’adjectif le plus employé avec le mot « femme » ? Réponse : « nue ». Avec « homme » ? Réponse : « remarquable ».

**p/r** : C’est l’auto-organisation.

**GB** : Oui, quelque chose se met en place qui permet de réguler des correspondances, des corrélations, etc. Le programme, wittgensteinien dans son principe – sauf que lui se pose en plus la question de ce qui se passe à l’intérieur – était jusqu’à présent imaginaire. Maintenant, on peut en évacuer les questions de type « sens », « interprétation », « sémantique », « signification », parce que les systèmes s’auto-organisent sans qu’il y ait besoin que quelqu’un vienne à un moment poser l’interprétation. C’est mal dit, mais...

**p/r** : Non, ce n’est pas mal dit, c’est ...très désagréable !, et même plutôt insupportable. On imagine ainsi que nous passons notre temps à nous mouler dans des systèmes qui sont parfaitement indifférents à notre existence. Nous remplissons, en tant que nous nous désirons porteurs de sens, des systèmes qui tournent sans nous. Un peu comme le fait le héros de *L’Invention de Morel*, qui se glisse dans une sorte d’hologramme animé de quelques personnes dans une maison, sur une île, et dans les bras d’une femme qui danse, seule – et dans la vie de cette femme qui ne connaît pas ledit héros et ne le verra jamais : elle n’existe que dans le programme d’une machine, actionnée par la marée, et lui se mêle à la vie, répétitive, sans *invention*, de ces images en 3 D.

**GB** : Effectivement, si aujourd’hui la linguistique accomplit ce qu’elle a à faire au lieu de s’asservir à un usage du cognitivisme, elle doit pouvoir participer de manière assez efficace à la blessure symbolique que nous infligera le savoir jusqu’au bout, et nous faire perdre, les unes après les autres, nos illusions de puissance et de satisfaction.

---

<sup>15</sup> Actuellement, nous parvenons au terme de ce programme. Peut-être y en a-t-il d’autres chez Saussure, que l’on ne devine pas encore.